

## Recherches sociographiques



Marcel BELLAVANCE (dir.), *La grande mouvance*

Jean-Pierre Charland

---

Volume 32, Number 2, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056610ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056610ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

### ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Charland, J.-P. (1991). Review of [Marcel BELLAVANCE (dir.), *La grande mouvance*]. *Recherches sociographiques*, 32(2), 255–256.

<https://doi.org/10.7202/056610ar>

## COMPTES RENDUS

Marcel BELLAVANCE (dir.), *La grande mouvance*, Sillery, Septentrion, 1990, 223 p.

L'ouvrage publié sous la direction de Marcel Bellavance reprend quelques causeries présentées à Radio-Canada. Aussi tous les textes sont-ils marqués du sceau de la vulgarisation. On ne doit donc pas s'attendre à y trouver un contenu scientifique à l'avant-garde de la recherche, mais plutôt une information bellement présentée.

Le dénominateur commun des communications est le « mouvement », la mouvance. Il faut bien admettre que le concept est pris de façon assez large : « envisager le Québec des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles dans la perspective du mouvement qui est somme toute inhérente à la démographie mais perceptible aussi de façon plus générale dans l'économie, la politique, la culture ». On le voit, rien ne risque d'échapper aux auteurs...

Un premier article de Alfred DUBUC retrace les débuts de la navigation à vapeur sur le Saint-Laurent, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. Quoique fort ancien (d'abord publié en France dans la *Revue d'histoire économique et sociale* en 1967), ce texte rappelle à la fois les techniques de navigation à vapeur, la construction du réseau des canaux et le développement portuaire. Au deuxième article, avec l'industrie de la forêt, on reste un peu dans le même domaine. Il s'agit d'une transcription de l'interview menée par BELLAVANCE auprès de Pierre Auger, portant essentiellement sur le vocabulaire utilisé par les forestiers francophones qui l'empruntaient largement de l'anglais. Toutefois, le lien avec l'économie devient plutôt ténu. Ensuite, un article de Magella QUINN, lui aussi déjà publié (*Bulletin de recherches*, Parcs Canada, 1983), s'arrête au magasin général des années 1910-1930.

La seconde section du recueil groupe quelques titres au sujet des migrations : par Yves ROBY, sur les Canadiens français en Nouvelle-Angleterre, et par John WILLIS, sur les grandes migrations irlandaises du XIX<sup>e</sup> siècle. Le rythme de succession des thèmes s'accélère. On passe à la politique : un texte de BELLAVANCE nous entretient des débuts du parlementarisme. Enfin, un cinquième thème porte sur la culture. Lucille GILBERT présente le « quêteux » dans la société québécoise. Il s'agit ici de la synthèse de quelques écrits publiés ailleurs. L'ouvrage se termine par un article de Francis PARMENTIER sur Arthur Buies.

Cette longue énumération illustre bien le caractère dispersé du livre. Il fallait un lien aussi lâche que la « mouvance » pour les réunir : en effet, en histoire, est-il un phénomène qui ne permette pas de parler du mouvement ? Que ce soient des textes de vulgarisation, pas toujours inédits, n'empêchera pas le profane de l'histoire d'y trouver son compte. Un seul reproche,

c'est d'avoir juxtaposé des textes où on ne trouve de liens qu'avec la meilleure volonté du monde. Peut-être aurait-il mieux valu chercher plus d'uniformité.

Jean-Pierre CHARLAND

*Département d'études en éducation et d'administration de l'éducation,  
Université de Montréal.*

---

Gérard BOUCHARD et Joseph GOY (dirs), *Famille, économie et société rurale en contexte d'urbanisation, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Chicoutimi et Paris, Centre interuniversitaire SOREP/École des hautes études en sciences sociales, 1990, 383 p.

Le livre fait suite à trois ouvrages antérieurs de cette équipe d'historiens et d'ethnologues, en synergie franco-qubécoise, qui renouvellent de façon décisive notre historiographie du Québec rural. Il s'agit des actes du Colloque d'histoire comparée Québec-France tenu à Montréal en février 1990. Dès les premières pages d'ailleurs, on étale les précautions d'usage en annonçant déjà la tenue d'un colloque final et donc probablement d'une prochaine publication à caractère moins provisoire. Comparativement au collectif paru en 1986, sous la responsabilité de J. Goy et J.-P. Wallot avec des coéditeurs universitaires (Presses de l'Université de Montréal et École des hautes études en sciences sociales), le dernier-né fait figure de parent pauvre... et les responsables sont tout excusés, car on oublie bien vite les quelques coquilles qui subsistent dans cet éloquent témoignage d'une quête de connaissance sur notre passé, n'ayant d'autres objectifs que l'approfondissement du savoir et supposant aussi des tâtonnements, de patientes recherches et des remises en question des vérités révélées.

Impossible donc d'en rendre compte avec justesse en quelques lignes : mon commentaire sera trop partiel, partial et impressionniste. Car, je l'avoue, j'ai adopté une approche homéopathique, la seule possible pour moi, n'étant pas historien de profession, mais ayant toujours entretenu avec l'histoire des rapports d'admiration et de répulsion. Admiration pour un savoir et une pratique qui produisent des connaissances et du sens, dans l'abnégation des recherches de fonds, mais répulsion dans la mesure où je pense qu'il est grandement risqué de s'arrêter à l'anecdote, sans remonter à des vues d'ensemble ou au renouvellement des interprétations générales. En somme, on admire ce qui nous est difficile à pratiquer, soit la rigueur et la patience d'une démarche de recherche avec des sources de première main. Je pourrais donc faire miens les reproches adressés à Lise Pilon-Lê (p. 254) : conclure avec témérité à partir de sources minces et d'une méthodologie déficiente. Pour employer une comparaison, on pourrait dire que la sociologie tourne les coins ronds et à grande vitesse, alors que l'histoire conduit plus prudemment. La sociologie a choisi la stratégie dangereuse ; si elle peut gagner, elle peut aussi aller se perdre dans le décor.

J'ai donc fait le trajet en faisant plusieurs escales et en empruntant un chemin qui n'est évidemment pas celui proposé par le plan. D'ailleurs, je pense que, si la matière est organisée selon une logique pertinente, en sept grands thèmes, qui vont de la transmission des patrimoines aux comportements sur les fronts pionniers, en passant par la reproduction familiale, l'économie rurale et la propriété foncière, il faut pour la parcourir décider son